

Recherches sociographiques



Jean-Pierre DESAULNIERS et Philippe SOHET, *Mine de rien*

Serge Proulx

Volume 24, Number 2, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056046ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056046ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Proulx, S. (1983). Review of [Jean-Pierre DESAULNIERS et Philippe SOHET, *Mine de rien*]. *Recherches sociographiques*, 24(2), 297–299.
<https://doi.org/10.7202/056046ar>

Jean-Pierre DESAULNIERS et Philippe SOHET, *Mine de rien*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1982, 158p.

Le livre s'engage sur un ton résolument polémique : les auteurs attaquent les intellectuels qui osent parler de culture « populaire » pour qualifier certaines manifestations culturelles qu'ils ne reconnaîtraient d'ailleurs que chez les autres. Ils fustigent les analystes de la culture qui se contentent de « fonctionner par opposition » entre, par exemple : culture classique humaniste et culture populaire, culture d'élite et culture du peuple, culture cultivée et culture de masse, culture créatrice et culture passive, etc. Pourtant, dès la page suivante (en l'occurrence, la deuxième du livre), ils nous soumettent comme grille d'analyse des formes de résistance symbolique à l'intégration sociale « une opposition fondamentale, mais cette fois entre culture modèle et culture de résistance, de manière à percevoir les manifestations symboliques avant tout comme un champ d'affrontements, d'agressions et de violence sourde » (p. 8). Comme lecteur, je suis resté un peu abasourdi par ce tour de passe-passe des premières élucubrations théoriques de ces messieurs. En première page, sans les mentionner nommément, il me semble qu'ils liquidaient la majorité des sociologues qui avaient parlé, soit de culture populaire (comme Rioux, par exemple), soit de culture de masse (des théoriciens de Francfort et de New York, en passant par Friedmann, Morin, Moles, Herbert J. Gans ou plus récemment Christopher Lasch), soit de reproduction culturelle des divisions sociales (comme Bourdieu). Et cela, au nom d'une volonté de dépassement d'une pensée dualiste qui ne rendrait pas suffisamment compte de la complexité des manifestations culturelles dont ils se proposent de parler. Or voilà qu'aussitôt après cette dénonciation polémique, les auteurs tombent eux-mêmes dans le piège qu'ils dénoncent : l'opposition fondamentale sera donc entre culture modèle et petite culture, thème qui fera l'objet de leur premier chapitre.

Desaulniers et Sohet nous annoncent qu'ils vont explorer les formes de résistance symbolique faites d'acceptations limitées, de concessions ou de repliement sur soi — ce qu'ils appellent la « petite culture » — qui constituent la violence sourde que pratiquent les gens ordinaires pour résister aux pressions de la « culture modèle ». Projet sympathique rappelant les descriptions de Richard Hoggart dans *La culture du pauvre* ou la thèse de Jean Baudrillard dans *La fin du social*, qui considère que le pouvoir de la masse réside précisément dans son silence. Il y a aussi dans cette position théorique un parti pris pour le pouvoir de l'individu, pour la capacité individuelle de résistance culturelle à l'oppression sociale. Pour définir ce qu'ils entendent par « petite culture », les auteurs procèdent par approximations successives : la petite culture obéit à la loi du nombre, c'est un objet fluide, insaisissable, qui n'a aucun sens en soi ; elle est un retour à l'intimité, à la concrétude d'une quotidienneté légèrement embellie... « Bref, la petite culture peut prendre n'importe quelle forme du moment qu'elle exprime avant tout un retour sur soi, un bricolage subjectif sans aucune intention forte d'un faire-valoir » (p. 16). Puis ils ajoutent : « Elle existe pourtant cette force du faire-valoir, mais elle est toujours relative et ténue. C'est là toute la différence entre un concours d'amateurs au Manoir Mont-Royal et le concours annuel de piano de la Place des Arts, entre le chandail en nylon de chez Sauvé et Frères de la Plaza Saint-Hubert et le chandail en angora de chez Dion et Dion de la rue Sherbrooke, entre un Codorniu et un Cordon Rouge. » (*Ibid.*) Là, j'avoue que je ne saisis pas la spécificité du « déplacement de perspective » annoncé : pourquoi la distinction entre culture de masse et culture cultivée (au sens où la définit, par exemple, Edgar Morin) ne serait-elle pas aussi valable pour décrire ces exemples ? Tout le texte regorge d'affirmations non démontrées : ainsi, on insiste sur la solidité des « mythes de l'anti-vedette » au Québec en mentionnant comme exemples Ginette Reno, Roger Giguère et Michel Jasmin (p. 18). Mais qu'est-ce qu'une anti-vedette ? Ne pourrait-on pas affirmer tout autant que les artistes mentionnés sont des « vedettes » ? Et les téléspectateurs québécois n'aiment-ils pas aussi des vedettes ? Jean Duceppe, Janette Bertrand, Dominique Michel sont-ils des vedettes ou des anti-vedettes ? Quels sont les critères de définition du vedettariat et de l'anti-vedettariat ? J'aurais apprécié davantage de rigueur dans les définitions et les affirmations qui émaillent le texte.

L'essentiel du livre est constitué du chapitre deux qui couvre 125 pages sur les 150 du volume dans son ensemble. Il s'agit en fait d'une réimpression d'articles divers publiés entre 1978 et 1980.

Une majorité de ces articles sont de la plume de Desaulniers et certains semblent inédits. Après avoir lu les premières réflexions théoriques des auteurs, je m'attendais à trouver dans les analyses concrètes de la deuxième partie une description des pratiques de résistance de la petite culture affrontant silencieusement les violences de la culture modèle. Or, il ne s'agit aucunement de cela : la majorité de ces analyses concernent les contenus de la presse écrite et de la télévision. Ainsi, on nous présente successivement : le traitement du fait divers par la presse à sensation à partir de l'exemple du meurtre d'une petite fille par Roger Dubois, décrit par la presse comme un maniaque sexuel et qui apparaît à Desaulniers n'être qu'un « individu comme il y en a des milliers, terrés dans leurs maisons, face à leurs téléviseurs, qui ne sortent qu'obligés par le travail, mais non un satyre imbu de sexe et de violence » (p. 24) ; les images sociales de la toxicomanie véhiculées dans la presse, à partir de l'exemple d'une dépêche de l'agence Reuter publiée dans *Le Devoir* ; les visions du monde offertes par les journaux télévisés de Montréal pendant un mois de l'année 1978 où les auteurs supposent que « les informations qui émanent du petit écran fixent l'ensemble des images idéologiques de cette population » (p. 39) ; l'analyse comparée de deux messages publicitaires en tant que message de propagande ; une intéressante analyse du photo-roman mais qui débouche sur un constat sévère (voir pp. 72-73) qui laisse de côté tout usage possible de détournement de ce médium pour fins de résistance ; une courte note sur le rituel de la fête des mères ; une réflexion sur la série télévisée *Duplessis* en tant que participant à la construction/déconstruction de mythes politiques populaires ; une analyse de deux formes privilégiées du discours télévisuel, le téléjournal et le téléroman ; l'image de Rosalyn Carter dans les médias ; des réflexions sur les fonctions sociales de l'architecte dans la modernité qui transformerait la maison en vitrine ; un rapprochement entre le four à micro-ondes et le téléviseur portable ; une note sur le phénomène des chalets d'été ; une description des visites touristiques au complexe Manic-Outarde ; des réflexions sur le personnage télévisuel de Columbo, puis sur le phénomène des danseuses topless, puis sur l'émission *Les tannants* et finalement sur la plaque apposée par certains automobilistes et qui dit « J'aime ma femme »...

Bref, une multiplicité de mini-objets de réflexions, pouvant parfois offrir une pertinence pour l'étude de manifestations contemporaines de la culture de la modernité mais qui s'avèrent décevants en rapport au projet annoncé. Dans la grande majorité de ces analyses, je n'ai pas saisi de dialectique entre les pressions d'une culture modèle et les formes de résistance symbolique de la petite culture. Il s'agit beaucoup plus, à mon sens, d'une série de descriptions de l'effet pernicieux des médias dans la conscience populaire. Prenons quelques exemples : l'analyse des images de la toxicomanie véhiculées par la presse conduit Sohet à déceler un danger de banalisation des préjugés par ce genre de traitement journalistique, ce qui m'apparaît très juste, mais l'analyse laisse de côté les pratiques possibles de résistance ou de détournement de ce genre d'informations par les gens de la petite culture qui sont assaillis par ce type de dépêches. L'analyse de l'univers du téléjournal québécois met à jour un mécanisme idéologique subtil de l'appareil des médias qu'il n'est pas évident que les usagers de la petite culture vont réussir à contourner, sinon à détourner. L'analyse de la fusion subtile entre le politique et la marchandise dans deux messages publicitaires conduit Desaulniers à constater la force manipulatoire du pouvoir des médias sur les individus : encore une fois, j'ai cherché en vain, dans les propos des auteurs, des éléments pour le développement de stratégies de résistance à l'invasion publicitaire que pourraient pratiquer les consommateurs. Le rituel de la fête des mères est décrit comme fondamentalement aliénant : là encore, pas de trace d'un soupçon de résistance-manière-petite-culture. Finalement, dans l'affaire de la plaque « J'aime ma femme », Desaulniers nous avoue que les féministes ont eu raison de s'offusquer devant cette plaque : « L'affichage public de l'amour du mari envers sa femme oblige celle-ci, en réponse, à se conformer à cette image » (p. 149). Afficher cette plaque n'est donc pas un geste de petite culture qui n'aurait aucun sens en soi : ce serait au contraire un geste machiste et violent envers les femmes, dont il faut se démarquer.

J'ai donc cherché en vain, à travers ces multiples analyses et réflexions, les indices du mouvement de résistance de la petite culture, les éléments de la nouvelle lucidité des bricolages de la majorité silencieuse et indifférente. J'ai davantage trouvé des propos pluriels sur le pouvoir des

médias, fondés sur une série de mini-analyses de contenus de la presse et de la télévision. Tout compte fait, la problématique de la « petite culture », qui ne manque pas de pertinence en soi, constitue un mauvais cadrage théorique pour le genre de matériel présenté. Ce que j'ai préféré avant tout dans ce livre ce sont les photomontages de Pierre Guimond, qui illuminent les propos de jolis paradoxes construits au moyen de la juxtaposition des symboles de notre quotidienneté ordinaire en tension constante avec les symboles de la consommation obligée.

Serge PROULX

*Département des communications,
Université du Québec à Montréal.*

Lise GAUVIN et Laurent MAILHOT (dir.), *Guide culturel du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 533p.

Il était temps qu'une équipe multidisciplinaire dresse un bilan culturel de l'*homo quebecensis*, puisque cet être, multiple dans ses racines, a su développer, au sein des communautés qu'il côtoie, une culture singulière dont les manifestations se raffermissent et s'internationalisent. Dirigée par Lise Gauvin et Laurent Mailhot, cette équipe de six chercheurs a réussi à établir les grands traits distinctifs de la culture québécoise. Divisé en neuf parties, le *Guide culturel du Québec* traite, à la suite de l'introduction, de la langue, des littératures — entendu ici comme l'opposition entre la « littérature » et les « paralittératures » (roman populaire, science-fiction, fantastique, bande dessinée) — des arts et des pratiques artistiques (tels le théâtre, le mime, le cinéma, la radio-télévision, les arts visuels, la musique, la danse, le folklore et l'architecture), des sciences humaines prises au sens très large (archéologie, géographie, démographie, histoire, sociologie...), des lieux d'enseignement, des cultures au pluriel (québécoise, anglo-québécoise, ethniques, amérindienne et inuit), des institutions et des ouvrages de références. Cet ensemble est complété par les sources des renseignements et des repères chronologiques. Un index onomastique facilite le repérage. Un tel plan d'ensemble ne manque pas d'impressionner; peu s'en faut, en effet, pour que nous ne restions estomaqués devant tant de sujets traités, une telle mine de renseignements, des références de toute première utilité. Considéré selon le strict point de vue documentaire et informationnel, ce *Guide* est essentiel et de consultation, somme toute, facile.

Mais, à y regarder de plus près, on se questionne sur la notion même de culture, en regard de celle qui se dégage du *Guide*. Là-dessus, l'« Introduction » est d'un mutisme gênant; ou, plutôt, elle se base sur un accord tacite avec le lecteur pour exclure de son champ d'étude la contreculture, parce que récupérée, et la culture scientifique québécoise trop abondante, tout le reste étant, bien entendu, de la culture ou, mieux encore, du culturel. Pourtant, cette évidence n'est pas aussi flagrante que l'on voudrait nous le faire croire: pourquoi alors ne pas parler de la culture matérielle? de la musique traditionnelle? des métiers d'art? Il y a tout lieu de croire que l'on envisage ici la culture dite savante, celle dont une intelligentsia québécoise se réserve les prérogatives. Ainsi s'en prend-on basement à ceux ou celles qui revendiquent ou qui s'inscrivent en marge des grands courants officiels; à titre d'exemples, ce commentaire sur Paul Piché: « Héros des cégépiens: l'industrie a révélé un chanteur juste assez contestataire pour donner aux jeunes qui l'écoutent l'impression d'être engagés » (p. 244), ou encore ce jugement sur le théâtre: « Si quelques-uns tentent de promouvoir le théâtre québécois et visent l'originalité, ce n'est pas le cas de la majorité, dont les tristement loufoques théâtres d'été, qui favorisent un théâtre de loisirs... » (p. 155). De telles diatribes, et elles sont nombreuses, soustraient toute la crédibilité que le plan d'ensemble et l'introduction, dont il faut par ailleurs souligner l'honnêteté, laissaient envisager. Même si les auteurs ont voulu être « critiques », il eut été préférable de manifester une plus grande